

LETTRES

SCIENCES

ARTS

MODES, Etc.

La Scène à Faire

Pas un jour ne passe sans que Maurice Lieubert se mette en colère. L'irascibilité de ce célèbre auteur dramatique est connue. Tout est prétexte à ses criailleries: la soupe fermée, la soupe froide, une porte fermée, le bruit de la rue, le silence de la maison. Josette, sa délicate petite femme, s'ingénie en vain à lui plaire.

Une chose surtout agace l'écrivain, et pourtant il s'en vante; jamais Josette n'a riposté, jamais il ne l'a vue de mauvaise humeur.

Quand il affirme à ses amis cette chose étrange, ceux-ci rient.

— Tu exagères... Ta femme se sent une imbécille.

— Ou un aze, ajoute Jean Delmont. Je l'ai vue, moi, souriante sous l'avalanche des reproches injurieux, répondant, quand est cours de Lieubert s'arrête faute de souffle: "Oui, mon ami. Excuse-moi, mon ami. Ce sera mieux, une autre fois, mon chéri..." de sa petite voix calme et fluette comme un gazouillement.

— Qu'est-ce que je vous disais? triomphe l'auteur. Vous écoutez Jean, si moi je vous semble suspect. M. Delmont c'est un ange; un ange, un ange, un ange, un ange.

— Cette chance, tu ne la mérites pas, bougonne le peintre Riviero. D'ailleurs, je ne croirai que lorsque je verrai.

— Eh bien! je puis, dès ce soir, vous faire "donner la comédie", comme on disait jadis. Venez vers neuf heures, par l'escalier de service et vous assisterez au drame; ma colère de brute se heurtant contre la douceur de ma brebis.

— Hum! fit Riviero sceptique.

— Parions un souper au champagne?

— Tenu!

— En arrivant, cachez-vous dans la lingerie, et attendez les trois coups.

En quittant la taverne où ils venaient de déjeuner, les amis se séparèrent.

Ce soir d'avril, comme tous les soirs de l'année, le silence s'est fait très tôt dans l'appartement. Josette a visité chaque pièce, tirant les portières, abaissant les rideaux, vérifiant les ampoules électriques, afin que la lumière vive, aimée de son mari, ne soit pas troublée par l'arrêt brusque de quelque lampe usée. Elle a renouvelé l'eau des roses qui s'épanouissent en toute saison sur son bureau, et mis à sa portée les cigarettes préférées.

Puis, elle est venue s'asseoir dans sa chambre, auprès de son fils, un gamin de huit ans qui étudie bien sagement ses leçons.

C'est que Josette adore trois choses en ce monde: la paix, son mari et son enfant. Pour ces trois affections, elle a sacrifié ses goûts, dompté les nervosités et les caprices qui font la mauvaise humeur des femmes. En supportant avec patience les boutades de Maurice, elle ne croyait pas payer de trop grosse monnaie sa vie calme et digne, l'amour de son mari et de son fils. Roger grandissait, obéissant et laborieux. Sans démonstration sentimentale, sans afficher sa sollicitude maternelle, Josette veillait sur lui avec une intelligence rare. Et la vie passait très douce sur ces trois cœurs unis: le père, la mère et l'enfant.

Dans l'ambiance créée par la volonté vigilante de Josette, prisonnier de cette complexité de recueillement et de calme qui favorisait le travail et appelle l'inspiration, Maurice Lieubert, debout devant le haut pupitre, évoque sans doute quelque scène sensationnelle. Le public sait qu'il n'écrit jamais que debout, jouant ses pièces, gesticulant ses phrases, menant le mouvement de l'action par sa propre agitation.

Penché sur le large papier vertical (le public est aussi informé de ce détail), il guide d'un doigt nerveux le style sur la feuille. Quelle pensée élevée, quel dialogue passionné ou spirituel vient au bout de la plume dorée?

Ce qui surgit sous la plume exagérée, ce sont des fleurs fantastiques, des têtes bizarres, toute la flore, toute la faune d'un artiste en délire et qui griffonne comme un enfant. Et tandis qu'inconscient, il ébauche monstres et plantes, symboles peut-être de ses idées avortées, l'auteur murmure, impatient:

— Je ne saurais jamais imaginer cette réalité. Je ne trouve pas la note juste. Ces colères de femme, ce n'est pas comme les miennes. Je ferai dire trop ou

pas assez... Et puis, une mère, comment diable ça se révolte-t-elle?... Je ne puis rendre ce que je ne conçois pas. Ma vie est trop calme pour que j'ai l'idée d'une tempête dans un ménage. C'est la faute de Josette. Ma pièce est ratée. Je comptais sur un succès de plus; il faut que j'y renonce.

De rage, il rejette au loin son stylo, puis, allumant une nouvelle cigarette, s'étend sur un sofa et songe. Il songe qu'il en est à la scène IV du troisième acte d'une comédie qui devait être une confirmation éclatante de son talent déjà si connu, et que cette œuvre il ne peut plus la mettre sur pied. Il lui faut exprimer la fureur d'une femme à qui l'on arrache son enfant, et il ne sent pas ce qu'elle peut dire, il ne voit pas son geste.

Son impuissance l'humilie:

— Je suis donc cânné? s'écrie-t-il. Est-ce que mon cerveau élançerait?!

Un coup discret le tire de sa désespérante méditation.

— C'est nous... Nous sommes là...

— Qui vous?

Il a déjà oublié et ses amis et son parti.

— Eh bien! tu commences? On n'attend plus que toi... que ta colère?!

— Ah oui! je me rappelle, bougonne-t-il. Bien, restez là derrière cette portière. Mais je vous prévient de nouveau: vous en serez pour vos frais.

— Va toujours. Nous écoutons.

— Ça va me secouer, pense Lieubert. Mais, quoique je me sente disposé à tout casser, à hurler comme un loup, quel prétexte trouver pour grogner contre cette pauvre Josette?

— Bonsoir, papa, fit une voix timide à ses côtés.

— Ah! ah! c'est toi, gaminet? gronda le père, tout à sa mauvaise humeur. Qui t'a permis d'entrer?

— Mais, comme tous les soirs, je viens avant de me coucher.

— Et tu n'as pas couché à cette heure? Tu devrais dormir, entends-tu?

— Mais papa... il est à peine neuf heures...

— Je veux qu'on m'embrasse sans raisonner! Qu'est-ce que tu fiches tous les soirs?

— J'étudie mes leçons.

— Je te le défends!

— Alors je ne les saurai pas.

— Ça m'est égal! Je veux d'abord qu'on m'embrasse.

— Jamais vous ne m'avez embrassé... balbutie le gaminet, prêt à pleurer.

— Tu oses me répondre, vois-tu?

— Oh! papa... sanglote l'enfant.

— Tais-toi, ou je cogne...

— Je vous en prie, papa... Je vais me coucher...

Pleurant de toutes ses forces, Roger se retourne vers la porte.

— Eh bien! tu ne dis pas bonsoir?

Avec crainte, l'enfant se rapproche de son père.

— Bon... bon... soir... essaie-t-il d'une voix tremblante.

Josette, attirée par les cris de son mari, apparaissait à la porte entr'ouverte. Au même moment, Roger levait son pauvre petit visage ruisselant et désolé vers son père, afin que celui-ci lui donnât le baiser du soir. Mais pris d'une rage inouïe, Lieubert répondit à ce mouvement par une gifflerette retentissante.

— Oh! papa... papa... gémit le petit, vous m'avez fait mal.

— Maurice! Maurice!... intervient Josette, très émue, qu'à donc fait Roger pour être ainsi maltraité?

— Ce qu'il a fait?... ce qu'il a fait?... Il est déboussant, obstiné, mal élevé, raisonneur, impertinent...

— Oh! mon ami, c'est la première fois que tu prononces de tels reproches contre ton fils.

— Mon fils? Le tien plutôt! Je le remets! Je ne veux point de mauvais sujet chez moi... Qu'il parte!

— Quelle injustice! dit-elle douloureusement, en lançant l'enfant, dont les pleurs redoublaient.

— Comment! tu oses me donner tort, et devant ce mioche encore?... Eh bien! puisque tu le défends si bien, je le chasse définitivement. Dès demain, il partira pour un collège, très loin.

— Oh! c'est trop fort! s'écrie Josette. J'ai entendu ce qui s'est passé sans y rien comprendre, je suis venue pour arranger ce malentendu; mais puisque tu agis ainsi, je défends mon petit! Viens l'arracher de mes bras, si tu peux. S'il part de la maison, je m'en irai avec lui.

— C'est mon droit de punir un mauvais sujet, et tu n'as pas celui de me quitter sans motif...

— Sans motif! Quand tu chasses notre enfant comme un malfaitour, n'ai-je point le droit de le défendre. Entre lui et toi, je

n'hésiterai point... Viens, Roger, viens, reste dans mes bras, ne crains rien...

— Tu vas laisser cet enfant, ou, dès ce soir, je l'envoie où il doit aller!

Mais elle, transformée, redoubla, enlaca le cher petit. Ses yeux étincellent et ses lèvres frémissantes envoient au père injuste tout ce que son cœur blessé trouve de reproches cinglants. Elle est violente et tendre, implorante et cruelle. Elle crie son amour maternel, le place au-dessus de tout son bonheur matériel, de sa paix conjugale. Elle menace.

Muet, stupéfait, fasciné, Maurice la regarde, l'écoute comme en extase.

Epuisée, haletante, elle s'est tue enfin, et serrant plus fortement l'enfant sur sa poitrine, elle s'en va, hautaine, fière, forte.

Deux mots tendrement murmurés l'arrêtent:

— Rosette... reste...

C'est Lieubert. Les yeux empués de larmes, il ouvre ses bras à la mère et l'enfant:

— Pardon! fait-il.

— Bravo, madame! s'écrie joyeusement Jean Delmont, non sans quelque émotion, vous avez été magnifique!

Et les trois spectateurs sortent de leur cachette.

— Que signifie?... interroge Josette, toute pâle et encore toute frémissante.

— Cela signifie que nous avons gagné notre pari, mon vieux! riposte triomphalement le peintre Riviero.

— Le pari?... Eh! je le paie avec joie! dit Lieubert en ouvrant de baisers Josette et Roger. Je le paie dix fois, si vous voulez. Je suis si heureux!

L'homme le plus heureux de Paris, de France...

— Il devient fou!... dit Jean.

— Non! je parle comme un homme salue! Ma pièce est faite, elle est finie! J'ai ma scène, et quelle scène! Josette, viens vite que je t'embrasse, jamais je ne te dirai assez merci... Promets-moi de te mettre souvent en colère...

Josette se laisse embrasser, souriante, mais un peu inquiète de l'état d'esprit de son mari.

— Hein! beau vantard! ricane Riviero en allumant sa pipe, où est ta brebis?

— Ma brebis s'est changée en lionne! Ma parole, c'est la première fois. Comment cela s'est-il fait? Faut-il que j'ai été assez brutal!

Mais non, mauvais psychologue, conclut Jean, tu as simplement touché la corde sensible: l'enfant.

M. COMOLET-SUE.

"La Dépêche de Toulouse."

LA "TOURNEE" DU MAIRE.

La reine Hélène, très aimée du peuple italien, traversait les Romagnes, il y a quelques jours, et fut invitée à s'arrêter un instant à Roncegno où la municipalité lui offrit un vin d'honneur.

La souveraine accepta une coupe de champagne; quelques gouttes de vin étant tombées sur sa robe, elle ouvrit son sac à main pour y prendre un mouchoir.

Vivement, le maire esquissa un geste de protestation, et rougissant:

— Laissez, laissez, Majesté, dit-il, tout est payé...

LE FLACON D'ECUS

Appelé auprès d'un malade, en toute hâte, rue Bourgogne, j'arrivai aussi vite que possible à l'endroit désigné. Une maurelle, Apparemment, mon oncle n'était pas riche; sans doute, un autre encore, de la légion des miséreux qu'il nous faut consoler. Allons, c'est le devoir.

Je frappai, et la porte s'ouvrit aussitôt, laissant voir une tête de vieille négresse à "lignon." — C'est-à-dire le turban fait d'un mouchoir vermicelle que nos nègres portaient autrefois, avant l'ère moderne des chapeaux à plumes de quatre sous.

— C'est moi, Henriette, dit la voisine. Entrez, Docteur!... vieux l'homme là a pé mouri (ce vieux bon-homme là se meurt), — et, elle me montra d'un geste, un petit vieux à lagonie, allongé sur une caisse à marchandises en guise de lit, entouré de quatre chiens menaçants; son corps était presque au pâle, froid, difforme, tuméfié des pieds à la tête par une hydropisie généralisée, sa barbe et sa chevelure d'un blanc sale se confondaient en broussaille, et ne laissaient voir que ses yeux bouffis, tout petits, entrouverts, à peine. Son pouls filait. Il fit un effort pour se soulever, mais ne réussit qu'à se tourner, et, la main levée, tremblante, il montra du doigt le palier de la porte de sa chambre qui donnait sur une petite cour, et d'une voix râlant, éteinte, il soupira par deux fois: "Là... là..." puis, ne bougea plus. Il était mort.

Henriette, aussitôt, souleva la pinthe qui couvrait le seuil, passa la main sous le plancher, et se releva vivement tenant un de ces flacons verts qu'on nous vend ici pleins de carnichons importés de Bordeaux.

— Ça, c'est pour moi... dit-elle!

— Surpris, très-surpris, je le regardai. Qu'est-ce cela... je m'approchai. Je n'en voulus pas croire mes yeux, tout d'abord, le flacon était presque plein de pièces d'or, de belle-grandeur et toutes neuves.

Henriette, tremblant de joie, répétait: "Ça, c'est pour moi..." — Et de quel droit? Cet homme a peut-être des héritiers? — Oh! je vais vous payer, Docteur, pt... partager.

— Merci, je n'y tiens pas. Remettez ce flacon où vous l'avez trouvé. Gardez-vous d'y toucher. Restez ici jusqu'à ce que je revienne. La vieille eut peur, obéit. Je partis, fort ému. J'allai prévenir les voisins, la police et chercher un ami, homme de loi intégral, pour le prier de s'occuper de l'affaire. On paya les frais; l'enterrement, Henriette, mon ami, le notaire, et moi-même, très-modestement. Quant au reste du petit trésor, je n'en ai jamais entendu parler.

Sans héritier, le petit vieux, philanthrope, sans le savoir, et contre son gré, sans doute, laissa tout son aîr à l'Etat, et le public en aura profité sous forme de grands travaux sanitaires et autres.

DR. E. M. DUPAQUIER.

Nouvelle-Orléans, Lac., juillet, 1914.

VARIETES

Fantaisies sur l' "Internationale"

— par M. Pierre Mille.

La Dépêche de Toulouse.

Les socialistes de Lille vien-

ent de s'acquiescer d'un seul coup ma plus chaude estime et ma plus parfaite admiration. (Je suppose que ça leur est bien égal, mais je le leur dis tout de même.) Qu'ils ne croient pas cependant que c'est à leur victime électorale qu'ils doivent l'éclat impavide de cette manifestation publique de mes sympathies; après des efforts sincères j'ai fini par renoncer à posséder une opinion politique, quelle qu'elle soit. Je te regrette, comme disait l'autre, parce que ça m'aurait permis d'en changer; mais, que voulez-vous, dans cet ordre d'idées je ne comprends jamais rien à rien. On m'a dit qu'un député socialiste, quinze fois sur cent, est l'élu des partisans du trône et de l'autel, qui le trouve beaucoup plus joli à voir que notre éminent collaborateur Bouglé; et c'est trop fort pour moi.

Non, ce qui m'a inspiré tant d'enthousiasme pour les socialistes lillois, c'est qu'ils se sont promus, au nombre de quinze mille, dit-on, dans les rues de l'industrielle capitale des Flandres françaises, promenés, entendez-vous bien, tout un après-midi, et qu'ils ont chanté la Carmagnole, le P'tit Quinquin, chant national dû à la verve de Desrousseaux, le grand chansonnier lillois, père de Desrousseaux qui siège à la chambre sous le nom de Bracke, d'autres hymnes encore — mais non pas l'Internationale!

L'Internationale, m'a toujours paru un des chants les plus idiots, peut-être le chant le plus complètement idiot, qui soient jamais issus des mémoires du musicien le plus totalement dépourvu de talent. Je ne vous parle pas des paroles, et même, et se releva vivement tenant un de ces flacons verts qu'on nous vend ici pleins de carnichons importés de Bordeaux.

— Ça, c'est pour moi... dit-elle!

— Surpris, très-surpris, je le regardai. Qu'est-ce cela... je m'approchai. Je n'en voulus pas croire mes yeux, tout d'abord, le flacon était presque plein de pièces d'or, de belle-grandeur et toutes neuves.

Henriette, tremblant de joie, répétait: "Ça, c'est pour moi..." — Et de quel droit? Cet homme a peut-être des héritiers? — Oh! je vais vous payer, Docteur, pt... partager.

— Merci, je n'y tiens pas. Remettez ce flacon où vous l'avez trouvé. Gardez-vous d'y toucher. Restez ici jusqu'à ce que je revienne. La vieille eut peur, obéit. Je partis, fort ému. J'allai prévenir les voisins, la police et chercher un ami, homme de loi intégral, pour le prier de s'occuper de l'affaire. On paya les frais; l'enterrement, Henriette, mon ami, le notaire, et moi-même, très-modestement. Quant au reste du petit trésor, je n'en ai jamais entendu parler.

Sans héritier, le petit vieux, philanthrope, sans le savoir, et contre son gré, sans doute, laissa tout son aîr à l'Etat, et le public en aura profité sous forme de grands travaux sanitaires et autres.

DR. E. M. DUPAQUIER.

Nouvelle-Orléans, Lac., juillet, 1914.

VARIETES

Fantaisies sur l' "Internationale"

— par M. Pierre Mille.

La Dépêche de Toulouse.

Les socialistes de Lille vien-

tain; mais il y a tant d'illogisme dans les actions humaines que ce n'est pas impossible. Qu'on ne désespère point, cependant: c'est la mélodie, c'est la mystérieuse magie de la mélodie qui donne la vie à un chant populaire ou national; et l'air de l'Internationale ne vaut pas le diable.

Il y a pourtant des gens pour le trouver sublime; ce sont des sentimentalistes qui ne sont pas musiciens. L'un de ceux-là, à qui j'exprimai mon opinion avec franchise, me répondit:

— C'est que vous n'avez jamais entendu l'Internationale que dans la rue, chantée par des voix avinées. Venez l'entendre dans un congrès; alors, c'est magnifique. Un cantique.

Je fus donc à un congrès socialiste et les congressistes chantèrent l'Internationale. Celui qui m'avait introduit dans l'enceinte sacrée me dit:

— Eh bien! Est-ce beau? Un cantique, je vous l'avais dit, un cantique!

— Hélas! oui, répétai-je, un cantique, et de la plus mauvaise époque! A partir de la seconde moitié du dix-huitième siècle, les jésuites ont encombré la liturgie catholique de petites ariettes prétendues religieuses et du goût le plus infâme et le plus plat: Autrefois, Seigneur, sans alarmes, ou bien Esprit saint descendez en nous. Maintenant, écoutez l'Internationale et dites-moi si vous ne reconnaissez pas l'esprit de ces détestables productions?

— Et cela est vrai! Débarrassez-vous de vos préventions, si vous en avez, et vous serez bien forcé d'admettre que l'Internationale appartient au plus honorable style jésuite, le plus pitoyable, le plus inexcusable de tous les styles musicaux.

Cela est inquietant si l'on imagine, comme il y en a des probabilités, que la richesse et la beauté mélodique du chant adopté par un parti ont quelque chose à voir avec la solidité, avec la durée de ce parti. La monarchie a eu "Vive Henri IV," dont les quelques mesures, en mineur sont d'une force et d'un gravité qui les rendent dignes de la musique populaire russe. (Les paroles sont stupides, ce qui encore une fois, tend à prouver le bien-fondé de la thèse que je vous exposais tout à l'heure.) Et il est inutile de rappeler la Marseillaise. Mais justement la période révolutionnaire fut le moment d'une floraison musicale d'une incroyable abondance. Il y a "le Chant du Départ," un peu théâtral et si poignant; il y a "la Carmagnole," et le "Ça ira," dont les brutalités populaires ont tant de saveur. Chose à contrevenir bien frappante, le premier Empire, comme le second, démeurant vides, entièrement vides. Ou plutôt, ils ont vécu — mais pas longtemps — sur deux niasseries, pas plus bêtes d'ailleurs que l'Internationale: Veillons au Salut de l'Empire et Partant pour la Syrie. Le phénomène est d'autant plus singulier que la réaction qui suivit le 9 Thermidor avait trouvé une expression qui ne manquait pas de vigueur, sinon d'originalité, dans le Chant des Victimes:

Mêmes plaintifs de l'innocence Apaisez-vous dans vos tombeaux, Le jour tardif de la vengeance Fait enfin palir vos bourreaux!

Il faudrait joindre la musique à toutes ces citations. Fort généralement, celle-ci est généralement connue de tous les lecteurs, sauf pour la dernière et Veillons au Salut de l'Empire, ainsi que peut-être "Vive Henri IV!" qui tombe dans l'oubli.

Si l'on pense que, d'autre part, les socialistes français ne possèdent que cette triste Internationale, on avouera que vraiment ce n'est point assez.

Ah! s'ils avaient seulement quelque chose comme le Ça ira! Avec quel plaisir je les laisserais se promettre de m'accrocher aux rêveries. Qu'est-ce que cela me fait, à moi? Ce sont des mots, autant en emporte le vent, L'essentiel serait qu'ils me fassent de bonne musique. La musique reste. Et elle seule fait la tradition, parce qu'elle est la passion. Il n'y a ni émotion, ni passion dans cette ridicule et pénible Internationale. Elle est aussi bête qu'Esprit saint descendez en nous ou le chant national belge, autre monument de tout ce qu'il faut éviter dans un chant populaire, elle participe aux mêmes erreurs de goût, de composition épaisse, sirupeuse et banale. Quand est-ce qu'on nous en débarrassera? Si j'étais musicien, ma parole, je travaillerais pour les socialistes, bien que je demeure un affreux bourgeois:

ils me font trop de peine toutes les fois que je les entends!

PIERRE MILLE.

Notes d'Art

Franz Hals et van Dyck.

A propos d'une vente Oppenheim annoncée à Cologne. M. E. Bosch écrit dans le Vaterland de la Haye: "Cette collection contient un portrait de Franz Hals par van Dyck, et voici l'anecdote que raconte un historien d'art du dix-septième, Houbraken. Les deux artistes ne se connaissaient pas encore, quand l'élève de Rubens vint rendre visite à son confrère de Harlem et, après quelques compliments, lui demanda son portrait. Franz Hals ne se fit pas prier, et se mit aussitôt à l'ouvrage. Avec sa verve et sa maîtrise accoutumée, il eut en peu de temps établi une ébauche superbe. Van Dyck la loua avec tant de compétence que Hals le tint pour un connaisseur émérite; mais comme l'autre ne s'était point nommé, il n'eut pas une minute l'idée que ce fût un confrère. Tout en causant et en exprimant son admiration pour une telle habileté, le visiteur dit qu'il voudrait à son tour essayer une esquisse et, avisant une toile, il saisit la palette du peintre et son pinceau. A la seule façon dont il les maniait, Hals comprit que l'étranger n'était ni un débutant ni un simple amateur. Il posa, fort curieux de juger l'homme à l'œuvre. Après quelques minutes, celui-ci le pria de lui donner son avis. Dès le premier coup d'œil, Hals ne s'y trompa point: "Vous êtes van Dyck, s'écria-t-il; pas un autre homme au monde ne peint de cette manière," et les deux hommes "se tombèrent dans les bras." Le portrait de Hals par van Dyck a figuré à l'exposition de ce peintre à Bruxelles. Il est d'autant plus curieux qu'il n'offre point le coloris habituel au disciple du Rubens, mais l'harmonie très particulière qu'on voit dans le tableau des Régents de l'hôpital Elizabeth, en sorte que van Dyck, en peignant l'image de Hals, semble s'être approprié la manière de celui-ci, ou tout au moins avoir subi son influence." Un tel portrait, ajoute le Vaterland, serait un précieux enrichissement pour le musée de Harlem, et figurerait avec honneur près des chefs-d'œuvre de Hals.

"Les Petits amis de Paris."

L'association des "Amis de Paris" vient de créer une société filiale, "Les Petits amis de Paris", pour faciliter aux enfants des écoles, les jeudis et dimanches, la visite de nos musées et de nos monuments, des grandes voies et des environs de Paris.

Deux nouveaux Rembrandt.

M. Bredius, directeur du musée de la Haye, se trouvant en séjour à Stockholm, y a découvert deux Rembrandt qui jusqu'à présent n'avaient pas encore été identifiés. Au musée national de cette ville se trouvent deux tableaux attribués à des maîtres inconnus, un "Sacrifice d'Abraham" et un "Portrait qui porte la mention 'Ecole de Rembrandt.'" Les savantes déductions de M. Bredius ont démontré que ces toiles révélaient incontestablement le génie du maître. Il est même allé jusqu'à affirmer qu'elles étaient de la meilleure époque, de sorte que l'obscurité où elles demeurèrent jusqu'à présent pouvait sembler incompréhensible.

MOTS POUR RIRE.

En sortant du match du boxe: — C'est un beau prix: 75,000 francs.

— Le voilà bien le pain cher!

Entre bohèmes: — Qu'est-ce que cette croutte? — C'est le portrait de ma mie.

Mots pour rire: — Il s'est mis à fabriquer des roues d'automobiles... Tu verras, il réussira.

— Oui, c'est un garçon qui a des moyens!

— Je l'ai connu sans le sou.

— Moi aussi. Maintenant, il est riche à millions.

— C'est un gaillard qui a montré du savoir-faire.

— Dis plutôt du savoir-refaire.

On juge un individu surpris, aux courses, la main dans la poche d'un monsieur.

— Votre profession? lui demande le président.

— Fabricant, répond-il.

— De quoi? insiste le président.

— De vide-poches.



— Comment! encore un chapeau d'hiver! C'est le septième!

— Console-toi, je vais bientôt pouvoir acheter un chapeau de printemps, les nouvelles modes vont paraître...



— Allons, aboulez la galette!

— Je n'en ai pas. — Tu mont